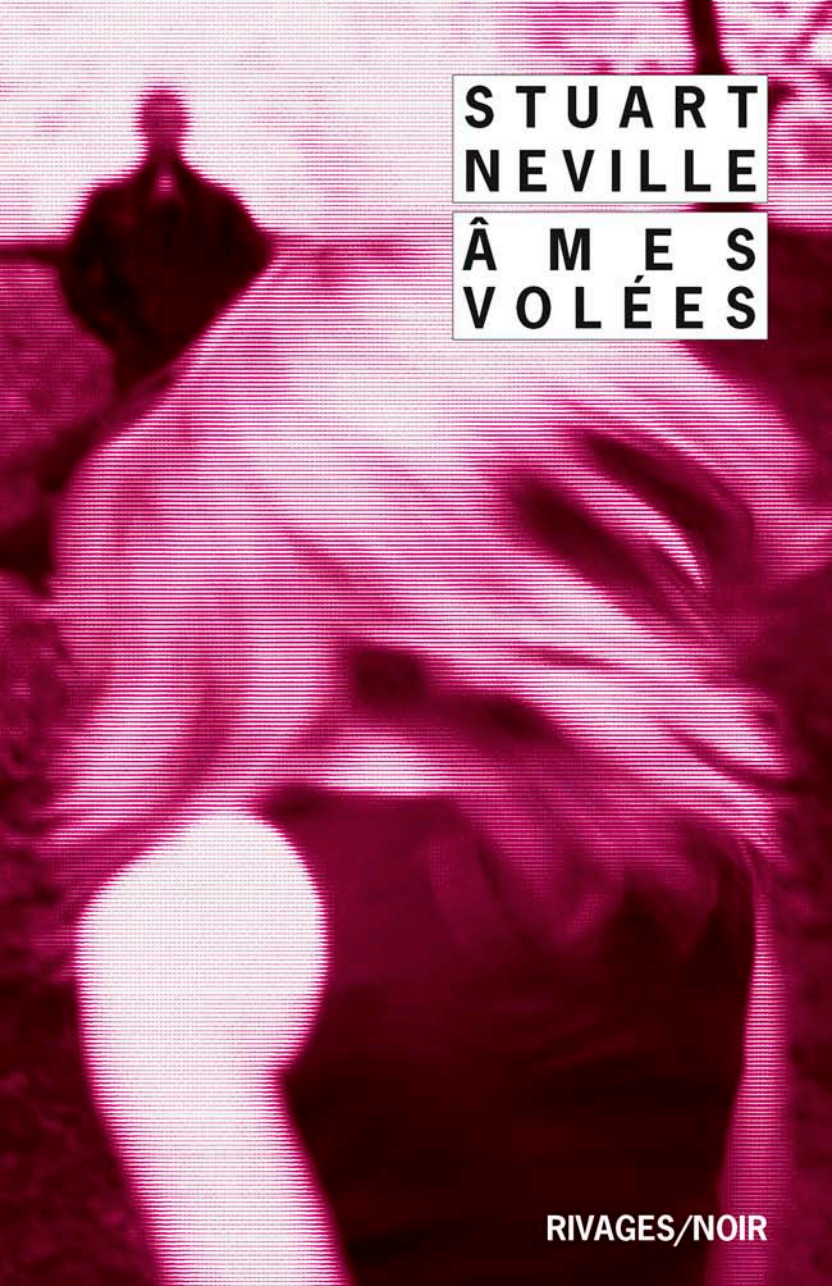

STUART
NEVILLE
ÂMES
VOLÉES
RIVAGES/NOIR

La police de Belfast est confrontée à un trafic de filles venues de l'Est, orchestré par des Lituaniens alliés à un groupe de Loyalistes. Galya, jeune prostituée ukrainienne, a pris la fuite après avoir tué l'un des deux chefs du gang. Lorsque le corps de Tomas est découvert, son frère Arturas n'a plus qu'une pensée en tête : rattraper Galya et assouvir sa vengeance. Que faire quand on est sans papiers dans un pays inconnu, qu'on a tué un homme et qu'on est poursuivie par des gangsters enragés ? Se tourner vers un protecteur. Galya a confiance en ce mystérieux client qui lui a promis de l'aider. Ce que la jeune fille ne sait pas, c'est que cet homme représente la pire menace qu'on puisse imaginer.

Série Jack Lennon
Par l'auteur des *Fantômes de Belfast*.

Du même auteur
chez le même éditeur

Les Fantômes de Belfast
Collusion
Âmes volées
Le Silence pour tous

Stuart Neville

Âmes volées

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Fabienne Duvigneau

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *Stolen Souls*

© Stuart Neville, 2011
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2013
pour la traduction française
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017
pour l'édition de poche
Couverture © Archangel Images
ISBN : 978-2-7436-3853-5

À Jo,
et à tout ce qui reste à venir

Première partie

GALYA

1

Le sang, chaud sur ses mains. Rouge. Du rouge le plus vif qu'elle eût jamais vu. Son esprit bascula, lancé à l'aveugle dans un tunnel noir.

Non, ne t'évanouis pas.

Galya reprit son souffle, aspirant en même temps que l'air une odeur de cuivre qui lui descendit à l'estomac et l'enserra comme dans un poing. Elle ravala une montée de bile.

Les jambes de l'homme se mirent à trembler lorsqu'elle essaya de retirer de son cou le tesson de verre, couteau improvisé dont elle avait enveloppé l'extrémité dans un lambeau de drap. Elle tressaillit. L'homme avait le regard fixe. Elle tourna le tesson pour le dégager. Les chairs résistèrent, puis quelque chose céda. La lame de verre émergea de la plaie fendue comme une deuxième bouche sous le menton de l'homme. Un bouillonnement écarlate inonda le jaune éclatant de son maillot de foot aux couleurs de la Lituanie.

Galya recula devant le sang qui venait lui lécher les orteils sur le linoléum, tiède baiser de l'homme agonisant tandis qu'il s'affaissait contre le mur, les yeux voilés.

Plaquant une main sur sa bouche, elle réprima le cri qui montait de son ventre, serra les dents pour

lui faire barrage. Sa main était poisseuse au contact de ses lèvres. Elle sentit alors le goût.

Les tripes révulsées, elle vomit entre ses doigts. Ses jambes ne la soutenaient plus. Le plancher vint à sa rencontre et la percuta avec la violence d'un train.

Elle tenta aussitôt de se relever, affolée, prisonnière de la flaque humide et chaude qui glissait contre sa peau nue.

Le cri enfla à nouveau, et, cette fois, elle ne put le contenir. Sachant pourtant qu'il lui serait fatal, elle le laissa sortir de sa poitrine comme un oiseau terrifié s'échappant d'une cage.

Le hurlement la priva de tout l'air qui subsistait dans ses poumons. Elle inhala, toussa, inspira encore en reprenant ses esprits.

Malgré le bourdonnement qui lui emplissait les oreilles, Galya écouta le silence tout autour.

Rien, hormis le gargouillis dans la gorge de l'homme. Puis un coup fut frappé à la porte. Des larmes lui vinrent brusquement aux yeux, des larmes de petite fille effrayée qu'elle refoula en clignant des paupières. Elle n'était pas une petite fille, elle avait cessé de l'être quand Papa était mort, presque dix ans auparavant.

Réfléchis, réfléchis.

Elle tenait toujours l'arme de verre dans ses doigts ensanglantés, avec la pointe brisée et le tissu trempé. Peut-être réussirait-elle à repousser ces hommes. Ils verraient leur ami mort, ils comprendraient qu'elle pouvait leur infliger le même traitement.

Encore un coup à la porte, plus fort. On secouait la poignée.

« Tomas ? »

La peur la parcourut comme une violente décharge. Non, elle ne les intimiderait pas avec ce morceau de verre. De nouveau, l'envie de pleurer. Elle refoula les larmes encore une fois.

« Tomas ? » Suivirent quelques phrases prononcées d'une voix pâteuse. Galya connaissait un peu le lituanien, mais pas assez pour comprendre les questions de l'homme ivre derrière la porte.

« Tout va bien là-dedans ? » demanda une autre voix, celle-ci avec l'accent nasillard de l'anglais qu'on parlait dans cette ville, dans ce pays étrange et si froid. « Ne laisse pas de marques sur la fille. »

Combien étaient-ils ? Galya avait écouté leurs voix quand ils étaient arrivés dans l'appartement. Deux Lituaniens, parmi lesquels l'homme qui gisait maintenant sur le sol. Et un autre Anglais, qu'elle devinait Irlandais lui aussi, d'après ses intonations. Deux frères, pensait-elle. Depuis une semaine qu'elle entendait leurs conversations de l'autre côté de la porte fermée à clé, elle avait appris que l'un s'appelait Mark, l'autre Sam. Il n'y en avait qu'un ce soir.

« Tomas ? » Un poing martela la porte. « Arrête tes conneries maintenant. Je vais enfoncer la porte si tu n'ouvres pas tout de suite. »

Galya se releva. À genoux d'abord, puis debout. Elle perçut la fraîcheur de l'air sur son ventre et ses cuisses mouillées. Le sweat-shirt gris terne et le pantalon de jogging qu'on lui avait donnés étaient posés sur la commode. Elle les enfila en transférant le tesson de verre d'une main à l'autre, tirant sur le tissu qui se plaquait sur sa peau collante de sang.

C'était stupide, peut-être, mais elle se sentait plus en sécurité habillée.

La porte tremblait sous les coups du Lituanien qui jurait tout haut.

« Putain de merde », fit l'Irlandais.

Galya sursauta quand la porte accusa un violent heurt. Elle recula vers le coin de la pièce, serrant le couteau de verre. Encore un choc, et l'ampoule électrique suspendue à un fil se balança au plafond. Elle se blottit dans l'angle des deux murs, le regard trouble, les reflets du verre dansant devant ses yeux.

Elle adressa une prière à sa grand-mère, la femme qui les avait toujours protégés, elle et son frère, depuis qu'ils étaient devenus orphelins. Mama, ainsi l'appelaient-ils, du plus loin que Galya s'en souvienne. À présent, Mama reposait sous terre, à des milliers de kilomètres, et elle ne pouvait plus rien pour eux. Galya pria l'âme disparue de Mama, même si elle ne croyait pas à toutes ces choses. Elle pria pour que Mama, là-haut, regarde sa petite-fille et la prenne en pitié. *Oh Mama, s'il te plaît, reviens et emmène-moi, s'il te plaît Mama oh je t'en…*

La porte s'ouvrit brusquement, cogna contre le mur et faillit se refermer. Le Lituanien, en s'avançant, la bloqua avec l'épaule. L'Irlandais entra derrière lui. Les deux hommes se figèrent à la vue du mort.

Le Lituanien fit le signe de croix.

L'Irlandais dit : « Oh, putain. »

Galya se recroquevilla dans le coin, se faisant toute petite, comme s'il était possible d'échapper à leurs regards.

Le Lituanien jura en secouant la tête, les yeux humides de larmes. Il passa sa grosse main sur ses lèvres.

« Bon sang, Darius, dit l'Irlandais. Il est mort ?

– On dirait que oui.

– Qu'est-ce qu'on fait ? »

Darius secoua la tête. « Je sais pas. »

Sam, elle était sûre qu'il s'appelait Sam, répéta : « Oh, putain.

– On est tous morts, dit Darius.

– Hein ?

– Arturas…, expliqua le Lituanien. Il nous tue, tous les deux. Ton frère aussi. »

Sam protesta : « Mais on n'a rien…

– Ça ne fait pas différence. On meurt tous. » Il pointa son gros doigt vers le coin de la pièce. « À cause d'elle. »

Sam pivota pour regarder Galya. Elle leva son arme de verre, zébrant l'air devant elle.

« Pourquoi tu fais ça ? » demanda Darius, le visage lourd de désespoir.

Galya émit un sifflement menaçant, traçant un arc avec le verre à hauteur des yeux.

« Te fatigue pas, dit Sam. Elle parle pas anglais. »

Galya comprit chacun de ses mots. Elle réprima un petit rire à l'idée qu'elle se jouait de lui, sentit son esprit flotter comme un drapeau dans le vent, sur le point de se déchirer et de prendre son envol. L'espace d'un instant, elle pensa à le laisser partir, emporté par la folie, mais Mama ne lui avait pas appris à renoncer si facilement. Elle montra les dents et brandit plus haut le morceau de verre.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? interrogea Sam.

– Se débarrasser de lui », répondit le Lituanien.

Les yeux de Sam s'éclairèrent. « Quoi, on le balance quelque part ?

– On raconte à Arturas que ton frère vient ici, il emmène la fille et revient pas. Arturas demande où il est parti, et nous on dit, on sait pas.

– Il nous croira ? » demanda Sam.

Le Lituanien haussa les épaules. « On dit vraie chose, on est morts. Arturas ne croit pas, on est morts aussi. Quelle différence ? »

Sam indiqua du menton le coin de la pièce. « Et elle ?

– À ton avis ? » répliqua le Lituanien.

Sam le dévisagea en clignant bêtement des yeux.

« Va. » Le Lituanien fit un pas de côté. « Prends-lui *stiklas*.

– Je lui prends *quoi* ?

– *Stiklas*, *stiklas*. » Le Lituanien cherchait le mot. « Verre. Prends-lui verre. »

Sam s'approcha de la fille. Calme, les mains levées. « Doucement… T'énerve pas. »

Galya attaqua, manquant de peu son avant-bras.

« Merde ! » Sam battit en retraite.

Darius le poussa dans le dos. « Allez… Prends.

– Merde, lâche-moi. T'as qu'à lui prendre toi-même. »

Le Lituanien s'avança en jurant dans sa barbe. Galya agita son arme, mais il lui attrapa aisément le poignet, le tordit avec force, et le verre tomba par terre. Un bras épais s'enroula autour de sa gorge. Elle sentit une odeur de cuir et de lotion après-rasage quand

elle prit une dernière inspiration, avant de plonger dans le noir.

Elle rêva des mains rugueuses de Mama, de pain chaud, et d'une époque où elle ne savait rien de Belfast à part les histoires terribles qu'on entendait parfois à la radio.

2

L'inspecteur Jack Lennon fut tiré de son sommeil par des cris stridents. Il s'assit brusquement sur le canapé. Avait-il dormi longtemps ? Non. Le film passait toujours à la télévision.

Encore un hurlement, et déjà il était debout. Cela faisait un peu plus d'une semaine qu'Ellen ne s'était pas réveillée en fuyant à grands cris les cauchemars qui hantaient ses nuits.

Aucun être humain ne devrait jamais voir les souffrances atroces dont la fille de Lennon avait été témoin. Il s'étonnait même qu'elle n'ait pas perdu la raison, admirant la force intérieure qui lui permettait de résister. Une ténacité héritée de sa mère, sans doute, laquelle était morte sous ses yeux. Il avait abandonné le corps de Marie McKenna aux flammes, dans cette maison près de Drogheda dont il était sorti en serrant Ellen inconsciente contre lui. Elle n'évoquait jamais ce qui s'était passé là-bas. Peut-être ne se rappelait-elle pas, ou, tout simplement, ne voulait pas en parler. Dans les deux cas, Lennon était soulagé. Il n'était pas sûr qu'il supporterait d'entendre le récit de ces événements dans la bouche de sa fille.

Lennon était tout à fait réveillé maintenant. Il gagna la chambre d'Ellen, ouvrit la porte, alluma la lumière. Blottie sous sa couette entortillée, la petite le regarda avec l'air de ne pas le reconnaître. Elle hurla encore.

Lennon s'agenouilla près du lit, posa une main sur sa joue. Il avait appris à ne pas la prendre dans ses bras quand elle se débattait avec ses terreurs nocturnes. Le choc de ce contact était trop violent pour elle.

« C'est moi, dit-il. Papa est là. Tout va bien. »

Ellen cligna des paupières, son visage se détendit. Il fut surpris, comme chaque fois, de voir qu'elle semblait plus âgée lorsqu'elle émergeait de ses cauchemars. Une fillette de sept ans, portant des siècles de douleur derrière ses yeux.

« Ce n'était qu'un rêve, dit Lennon. Tu n'as rien à craindre. »

Elle porta les doigts à sa gorge, délicatement, comme si la peau était sensible à cet endroit.

« De quoi as-tu rêvé ? » demanda Lennon.

Ellen fronça les sourcils et s'enfonça sous la couette qu'elle remonta pour ne plus laisser apparaître que le sommet de sa tête.

« Tu peux me raconter, dit Lennon. Peut-être que tu te sentiras mieux ensuite. »

Elle risqua un coup d'œil. « J'avais froid et j'étais mouillée. Et après, j'arrivais plus à respirer. J'étouffais.

– Comme quand on se noie ?

– Non… C'était quelque chose qui me serrait le cou. Et après il y avait une vieille dame. Elle voulait me parler, mais je me suis enfuie.

– Elle faisait peur ?
– Non…
– Alors pourquoi tu t'es enfuie ?
– Je sais pas, répondit Ellen.
– Tu crois que tu vas pouvoir te rendormir ?
– Je sais pas.
– Tu peux essayer ?
– D'accord. »

Lennon lui caressa les cheveux. « C'est bien », dit-il.

Il regarda les paupières de l'enfant qui se fermaient. Sa respiration s'apaisa. Elle remua un peu quand le téléphone sonna dans le salon. Il retint son souffle. Puis, voyant qu'elle ne bougeait plus et que le bruit ne l'avait pas réveillée, il alla répondre.

« Bernie McKenna à l'appareil », dit une voix dure.

Ils s'étaient parlé maintes fois depuis ces derniers mois, au téléphone ou face à face, mais Bernie continuait à se présenter avec une politesse convenue.

« Comment allez-vous ? » fit Lennon. La réponse à cette question ne l'intéressait que dans la mesure où elle lui permettrait de prévoir le tour que prendrait la conversation. Leurs entretiens se déroulaient rarement sans éclats.

« Bien, merci. » Elle ne s'enquit pas de la santé de Lennon. « Et Ellen ? demanda-t-elle seulement.

– Quoi, Ellen ? » Lennon regretta aussitôt l'hostilité qui perçait dans sa voix.

« Inutile de prendre ce ton-là », répliqua Bernie en hachant ses mots. Lennon l'imagina, lèvres pincées, au bout du fil. « C'est ma petite-nièce. J'ai parfaitement le droit d'avoir de ses nouvelles, alors que vous…

– Vous ne vous êtes pas souciée d'elle pendant six ans », coupa Lennon. Il fit la grimace, se préparant à ce qui allait suivre.

« Vous non plus », fut la réponse.

Lennon ravala sa colère. « Elle va bien. Elle est au lit.

– Elle rêve encore ?

– Oui, parfois. »

Bernie fit claquer sa langue pour marquer sa désapprobation. « Pauvre petiote. Elle avait des cernes sous les yeux la dernière fois que je l'ai vue.

– Il y a des nuits meilleures que d'autres, dit Lennon.

– Vous avez appelé le Dr Moran ?

– Mon médecin l'a inscrite sur la liste d'attente pour le pédopsy…

– Mais cela prendra des mois. Le Dr Moran peut la voir tout de suite. »

Anticipant ce qu'il allait devoir subir, Lennon ferma les yeux. « Je n'ai pas les moyens de consulter dans le privé.

– *Moi si*, dit Bernie. Michael ne nous a pas laissés démunis. Je peux lui offrir ce dont elle a besoin. »

Lennon savait par ouï-dire que la famille de Michael McKenna avait hérité d'une coquette fortune quand celui-ci était mort, assassiné d'une balle dans la tête un an auparavant. Sa sœur Bernie pouvait sûrement s'autoriser quelques largesses, mais il était furieusement déterminé à ne rien accepter.

« Je ne veux pas de l'argent de Michael McKenna, dit-il.

– Et pourquoi ? Où est le problème ?

– Je sais d'où il vient. »

Il l'entendit qui respirait avec force pour contenir sa colère, puis elle lâcha : « Je n'ai pas de leçons à recevoir de gens de votre espèce.

– Alors, ne venez pas les chercher. Si vous voulez bien m'excuser, j'ai des choses à f…

– Minute. Vous ne savez même pas de quoi je veux vous parler. »

Il soupira, suffisamment fort pour qu'elle l'entende. « De quoi voulez-vous parler ?

– De Noël.

– Nous en avons déjà discuté. Ellen le fête avec…

– Mais sa grand-mère la réclame. La pauvre femme a souffert le martyre. Ellen est tout ce qui lui reste de sa fille. Pourquoi obliger cette enfant à rester toute la journée seule chez vous ?

– Elle ne restera pas seule. Elle sera avec moi.

– Elle devrait passer Noël en famille, dit Bernie. Avec sa grand-mère, ses cousins… Tout le monde vient. Laissez-la s'amuser. Ce n'est pas parce que vous êtes triste et misérable qu'elle doit l'être aussi.

– Je l'emmène voir sa grand-mère – *ma* mère –, et ensuite nous préparerons un bon repas avec Susan, la voisine du dessus. Ellen et sa fille Lucy s'entendent très bien. Elle s'amusera beaucoup.

– Vous l'emmenez voir votre mère ? Enfin, ça rime à quoi ? Votre mère a perdu la boule et ne reconnaît même pas ses propres enfants, alors vous pensez bien que…

– Ça suffit, interrompit Lennon, la gorge serrée. Je dois raccrocher.

– Mais, qu'est-ce qu'on fait pour No… »

Il posa le combiné sur la table basse en se retenant de l'envoyer contre le mur. Combien de fois encore devrait-il repousser les assauts de Bernie McKenna ? Depuis la mort de Marie, le clan McKenna tout entier le harcelait sans répit, guettant la moindre faiblesse pour mettre la main sur sa fille.

Certes, il n'avait pas été un père pour Ellen pendant les six premières années de sa vie, mais la famille McKenna ne pouvait pas se glorifier non plus d'avoir accueilli la fillette en son sein. L'entourage proche de Marie avait rompu tout lien avec la jeune femme quand elle s'était installée avec lui, un flic, longtemps avant que les républicains ne reviennent sur la position qu'ils défendaient depuis des décennies et ne reconnaissent la légitimité des forces de l'ordre. Jusqu'alors, tout jeune catholique qui s'engageait dans la police devenait immédiatement une cible à assassiner, et ses amis et connaissances risquaient la mise au ban de leur communauté. Tel avait été le sort de Marie, et il l'avait remerciée de son sacrifice en l'abandonnant lorsqu'elle s'était trouvée enceinte. Les réflexions de Lennon ne débouchaient sur rien d'autre qu'un constat accablant : tout le monde avait laissé tomber Ellen. Si seulement il avait pu se draper dans une quelconque supériorité morale, songeait-il amèrement. Mais il n'en avait aucune. Sa trahison était la pire de toutes, et Bernie McKenna s'en servirait toujours comme d'une arme contre lui. Il écumait de rage après chaque coup de fil, en proie à une colère que seul un terrible effort de volonté parvenait à apaiser.

Avant qu'il n'ait totalement recouvré son calme, le téléphone sonna de nouveau. Il attrapa violemment le

combiné sur la table basse, ayant composé sa réponse avant même de prendre la ligne. « Bon sang, vous allez la réveiller. Je ne veux plus en parler, alors fichez-moi la paix et…

– Jack ?

– … arrêtez de m'emmerder avec No…

– Jack ? »

Lennon se tut. « Qui est-ce ?

– Inspecteur chef Uprichard. »

Lennon s'assit sur le canapé et se couvrit les yeux de la main. « Non, fit-il.

– J'ai besoin de vous, Jack.

– Non, répéta Lennon. Assez ! Je vous l'ai déjà dit… On était d'accord. Pas de nuits pendant les fêtes de Noël. Je ne peux pas.

– L'inspecteur Shillidays est malade, insista Uprichard. Je n'ai personne d'autre pour le remplacer.

– Non.

– Ce sera calme. Il ne se passe rien ce soir. Vous pourrez dormir dans votre bureau. Je veux juste avoir quelqu'un dans les locaux.

– Non, dit encore Lennon, sans conviction.

– Je ne vous demande pas vraiment votre avis, Jack, fit Uprichard en durcissant le ton. Ne m'obligez pas à vous donner un ordre.

– Et merde, dit Lennon.

– Ce langage ne me paraît pas approprié.

– À moi si ! répliqua Lennon en se levant. Bon sang, c'est la quatrième fois en un mois. »

Il faillit ajouter qu'il savait à qui il devait pareil traitement – l'inspecteur principal Dan Hewitt, de la Branche C3 du Renseignement, usait de son

pouvoir pour lui compliquer la vie –, mais il se ravisa.

« Désolé, dit Uprichard. C'est comme ça. Je vous attends dans une heure. »

⁂

Susan ouvrit la porte, serrée dans un peignoir. Durant les quelques minutes qu'il avait fallu à Lennon pour monter chez elle après son coup de fil, elle s'était recoiffée et maquillée le mieux possible en un temps aussi bref. C'était ça ou alors elle dormait avec du brillant à lèvres.

Ellen soupirait et geignait dans les bras de Lennon, ses pieds nus se balançant mollement contre les flancs de son père.

« Tu es une perle, dit-il à Susan. Je ne pourrai jamais te remercier assez. »

Susan lui sourit avec chaleur, cachant sa fatigue. « Il n'y a pas de quoi. Je ne dormais pas encore. »

Lennon n'était pas dupe, mais il fit semblant de la croire. « Je serai de retour avant que tu sois levée demain matin. »

Susan tendit les bras pour prendre Ellen. « Viens, ma chérie. Viens avec moi. »

Ellen gémit en se frottant les yeux.

Susan lui embrassa les cheveux. « Tu vas dormir avec Lucy, d'accord ? »

Ellen blottit sa tête sous le menton de Susan. Ce n'était pas la première fois qu'on l'amenait ici pendant son sommeil.

Lennon effleura le bras de Susan. « Merci », dit-il.

Elle sourit encore. « Viens donc prendre le petit déjeuner ici quand tu rentreras.

– Les voisins vont jaser.

– Grand bien leur fasse », répondit-elle.

3

Le cadavre recouvert d'un plastique roula contre Galya quand la voiture s'arrêta. L'odeur du sang lui souleva le cœur et elle faillit s'étouffer à cause du chiffon qu'ils lui avaient enfoncé dans la bouche. Calant ses épaules contre le panneau arrière du coffre, elle repoussa le corps avec ses genoux. Le fil électrique dont ils s'étaient servi pour lui attacher les poignets se détendait sur sa peau luisante de sang, de sorte qu'elle aurait pu facilement se libérer. Elle préféra ne pas bouger jusqu'à ce que ses mains lui soient de quelque utilité.

Galya sentit le véhicule osciller quand les hommes descendirent, puis elle entendit les portières claquer. La fin du voyage avait été lente, avec de brusques virages et des arrêts soudains. Après une série de cahots, une dernière secousse, la voiture avait pilé sur un terrain accidenté. Galya dressa l'oreille pour écouter les bruits de l'extérieur, au-delà des ténèbres qui l'enfermaient. L'écho lointain de la circulation automobile, mais aussi, plus près, le clapotis de l'eau.

Depuis qu'elle s'était réveillée dans le noir, la tête douloureuse, envahie par les vibrations du moteur, elle savait qu'ils avaient l'intention de la tuer. Cela ne faisait aucun doute. Le bruit de l'eau la conforta

dans cette idée. Ils allaient jeter le mort en premier, elle ensuite. Peut-être la tueraient-ils avant, ou bien ils la noieraient. Dans les deux cas, elle serait bientôt au fond de l'eau.

Des voix maintenant. Celle de l'Irlandais, aiguë, paniquée, celle du Lituanien, grave et furieuse. Les deux hommes s'approchèrent, échangeant accusations et jurons. Une clé frotta contre le métal, tourna dans la serrure, et l'air froid envahit le coffre.

Un nuage de buée se formait entre les visages de Darius et de Sam. Le Lituanien saisit le cadavre de son compatriote, le hissa, puis le laissa tomber sur le sol humide en grognant sous l'effort.

Galya n'opposa aucune résistance quand Sam l'attrapa à bras-le-corps et la mit debout. La terre glacée sous ses pieds nus lui fit l'effet d'une morsure. Elle s'effondra, prise de frissons dont la violence lui coupait les jambes, mais il la retint en la serrant plus fort contre lui.

La voiture, une vieille BMW, était arrêtée à un mètre de l'eau, sur une étroite bande de limon séparée de la route déserte par un talus de faible hauteur. Tout autour s'étendait un univers d'entrepôts surmontés de grues, silencieux et immobile dans la nuit froide. Des vagues léchaient mollement la grève. Sur la rive opposée se dressaient d'autres entrepôts et au-delà scintillaient les lumières de la ville. Galya voulut tourner la tête pour mieux observer les environs, mais Sam la secoua par le bras.

« Arrête », grommela-t-il, si bas qu'il semblait se parler à lui-même.

Darius se pencha, tira son ami mort par les chevilles, mais ne réussit à le traîner que sur cinquante

centimètres. Le plastique glissait et se déchirait sur les cailloux. Il lâcha prise avec un juron.

« Tu aides, dit-il.

– Hein ? fit Sam.

– Tu aides, répéta le Lituanien. On met Tomas dans l'eau.

– Je m'occupe d'elle, dit Sam en serrant plus fort le bras de Galya.

– Où elle va ? » demanda Darius. Il écarta les mains pour désigner l'étendue d'eau et les bâtiments industriels, puis indiqua le cadavre. « Viens aider. »

Une chaleur moite subsista sur le bras de Galya après que Sam l'eut poussée contre la voiture.

« Ne bouge pas », ordonna-t-il.

Il s'approcha du cadavre, se baissa, le prit par les épaules.

Darius dit : « *Vienas, du, trys, hup !* »

Les deux hommes combinèrent leurs efforts pour soulever le corps de quelques centimètres, puis ils le portèrent jusqu'à l'eau d'un pas mal assuré en ahanant bruyamment. Une main rouge de sang s'échappa du plastique et racla les pierres du bout des doigts.

« C'est pas vrai… », soupira Sam.

Un rythme disco, assourdi, déformé, surgissant de nulle part, lui fit faire un bond terrorisé et il lâcha les épaules du mort.

Galya, appuyée contre la voiture, s'écarta d'un pas.

Darius posa les pieds du cadavre et se redressa. Quelque chose vibrait sur le corps. Il se pencha, déchira le plastique brillant et plongea la main à l'intérieur. Quand il la ressortit, il tenait un téléphone portable entre ses doigts épais. Son visage s'affaissa

et parut plus pâle encore à la lueur de l'écran. Il se tourna vers Sam.

« C'est Arturas », dit-il.

Sam déglutit, si fort que Galya entendit le bruit de la salive dans sa gorge. « Tu vas répondre ? » demanda-t-il.

Darius lui lança un regard noir. « Tu es stupide. Je réponds et je dis son frère est occupé ? Je dis il va dans l'eau, oui ? Je dis ça à Arturas ? »

Sam vacilla comme si l'insulte l'avait touché en pleine poitrine. « Putain, je sais pas, moi. C'est ton patron, pas le nôtre. »

Galya passa subrepticement derrière la voiture.

« Arturas est patron de tout le monde », répondit le Lituanien.

Sam fit un pas en avant. « C'est ton patron, pas le mien. »

Darius lui tendit le téléphone qui égrenait toujours sa grossière mélodie. La colère distendait ses traits rebondis. « OK, tu dis c'est pas ton patron, tu lui dis maintenant.

– Va te faire foutre », répliqua Sam.

Galya fit bouger ses poignets. Elle sentit le fil électrique lui raser l'arrière des cuisses en tombant.

Enjambant le corps, Darius vint se planter devant Sam.

« Tu crois tu es très fort ? » demanda-t-il, le téléphone sonnant toujours dans sa main.

Deux mètres séparaient maintenant Galya de la voiture. Elle repoussa le fil du bout des orteils, gardant les mains derrière son dos, délogea avec sa langue le bâillon glissé entre ses dents et le recracha, puis calma sa respiration.

Sam à son tour enjamba le corps et se positionna de l'autre côté. « Écoute, c'est pas le moment de se friter, OK ? Il faut qu'on en finisse avant que quelqu'un se pointe et nous demande ce qu'on fout ici en pleine nuit. »

Mais Darius ne l'entendait pas de cette oreille. « Fais attention à ce que tu dis, sinon tu vas dans l'eau aussi. »

Sam leva les mains.

Darius les balaya d'un geste brusque.

Galya se mit à courir.

4

Arturas Strazdas raccrocha sans laisser de message. Assis à l'arrière de la voiture qui filait sur l'autoroute en direction de la ville, il contempla, pensif, la nuque du chauffeur concentré sur sa conduite. Tomas répondait toujours au téléphone. Qu'il soit au lit ou à un enterrement, il ne manquait jamais un appel tant que son portable se trouvait à portée de main. Arturas l'avait même souvent entendu haleter et gémir au bout du fil pendant qu'il chevauchait une de leurs putes.

Une fois, dans une salle de cinéma, Tomas avait envoyé à l'hôpital un spectateur qui lui reprochait de parler au téléphone pendant la projection d'une comédie romantique. Il avait fallu plusieurs jours, et pas mal d'argent, pour convaincre le plaignant qu'il s'était trompé en identifiant son agresseur.

Tomas était depuis toujours un fauteur de trouble, mais Strazdas avait promis à sa mère de veiller sur son petit frère, quoi qu'il arrive. Il avait réitéré sa promesse quelques heures plus tôt, avant de quitter l'appartement de Bruxelles où il l'avait installée et de prendre l'avion pour Belfast.

Elle s'était plainte d'être seule pour Noël, mais pas moyen de faire autrement. Les affaires n'attendaient

pas, et, malgré tout l'amour qu'Arturas Strazdas éprouvait pour son frère, il était impensable de confier de telles responsabilités à Tomas.

Strazdas lui avait envoyé un texto avant d'embarquer pour lui rappeler de se tenir prêt dès son arrivée. Il devait absolument le voir à l'hôtel ce soir. Et voilà que Tomas ne répondait pas. Strazdas rangea le portable dans la poche de poitrine de sa veste et réfléchit.

Bien sûr, il y avait une foule de raisons pouvant expliquer que Tomas ne prenne pas l'appel. Mais aucune ne lui semblait assez bonne. Quelque chose n'allait pas, forcément.

« Herkus, lança-t-il.

– Oui, patron ? » Le chauffeur jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Depuis combien de temps tu n'as pas vu Tomas ?

– Quelques heures, répondit Herkus. Il était en train de boire des coups avec Darius. J'ai dû foncer les chercher. Ils avaient atterri dans un bar d'homos, et vous savez comment il est, Tomas, avec les homos. »

Oui, Strazdas n'ignorait pas ce que Tomas pensait des homosexuels. Une faiblesse de caractère qui avait suscité pas mal de dépenses au fil des ans. Entre les cautions pour obtenir sa libération et l'achat du silence des victimes ou des témoins, c'était comme nourrir un animal exotique. Les proies coûtaient cher.

« Il y a eu des dégâts ? demanda Strazdas.

– Non, pas trop. » Herkus haussa les épaules. « Il ne s'est pas vraiment mis de sang sur les mains. Darius l'a sorti à temps. Je les ai récupérés à trois rues du bar.

– Et ensuite ?

– Tomas voulait se taper la nouvelle pute pour lui apprendre le métier. L'Ukrainienne. Quand il pète un câble avec les homos, il a toujours envie d'une pute après. »

Strazdas regarda les lumières de la ville qui approchaient, la masse compacte des bâtiments émergeant de l'ombre.

« Quelle Ukrainienne ? demanda-t-il.

– Celle que Rasa a ramenée de la ferme à champignons la semaine dernière, répondit Herkus. L'agence l'avait envoyée travailler là-bas, avec Steponas. Elle bossait depuis un mois, six semaines peut-être, quand Rasa l'a remarquée. Elle était couverte de fumier des pieds à la tête, mais Rasa, elle te repère un canon à cent mètres. Les loyalistes ont lâché deux mille patates pour l'avoir.

– Une petite somme, fit observer Strazdas.

– C'est un canon, je vous dis. Darius me l'a confirmé. Jeune, toute mince, jolie bouche. Du monde au balcon. Elle démarre aujourd'hui, et Tomas voulait qu'elle commence du bon pied. C'est ce qu'il a raconté.

– Ils l'ont mise où ?

– Du côté de Bangor, répondit Herkus. Au nord-ouest de la ville, après l'aéroport George-Best. »

Strazdas sortit à nouveau le téléphone de sa poche, chercha Darius dans le répertoire et lança l'appel. Il tomba directement sur la messagerie.

« Une fois que tu m'auras déposé à l'hôtel, essaie de trouver Tomas et Darius.

– OK », dit Herkus.

5

Galya pratiquait la course depuis un très jeune âge. C'était l'athlète la plus rapide des écoles de son district, remportant toutes les médailles et trophées aux championnats régionaux. Mama exposait ces récompenses sur le vieux vaisselier qu'elle avait hérité de sa propre grand-mère, quarante ans auparavant.

À l'adolescence, en pleine croissance osseuse, Galya se découvrit une préférence pour le cinq mille mètres. À quatorze ans, elle s'entraînait trois fois par jour, diminuant peu à peu son temps de parcours jusqu'à approcher les quinze minutes. Elle se rappelait les matins froids, quand elle refermait la porte de la maison de Mama et partait à petites foulées vers le stade, écoutant les bruits du monde qui s'éveillait pendant qu'elle avalait les tours de piste.

L'entraîneur proposa de l'inscrire à l'école d'athlétisme, convaincu qu'elle réussirait haut la main les épreuves de sélection. Peut-être même la préparerait-on à intégrer l'équipe olympique, pensait-il. Mais cela aurait signifié quitter son village en laissant Mama cultiver seule ses quelques arpents de terre. Galya déclina l'offre, et continua à courir pour le pur plaisir de sentir son cœur s'emballer.

Aujourd'hui, elle courait pour sauver sa peau.

Ses bras marquaient la cadence. Le macadam glacé lui brûlait la plante des pieds. Ses poumons s'emplissaient d'air froid.

Elle avait pris une vingtaine de mètres d'avance quand les deux hommes s'aperçurent de sa fuite. Paniqué, Sam trébucha sur le cadavre en s'élançant pour la rattraper. Elle entendit le bruit de sa chute, son hurlement, puis les pas sonores de Darius qui propulsait sa lourde masse en avant.

Avaient-ils des pistolets ? Galya se dit que non ; les coups de feu auraient déjà claqué, elle aurait senti les balles s'enfoncer dans sa chair. Quel effet cela faisait-il ?

Elle chassa cette pensée.

Devant elle, une barrière ouverte et, un peu plus loin, une jetée. Derrière, des pieds qui couraient, pesamment, sans parvenir à réduire la distance. Elle ne se retourna pas, afin de conserver son équilibre et son rythme. Galya savait que c'était l'essence même de la course : l'équilibre et le rythme, conditions nécessaires pour tenir la vitesse et minimiser la fatigue. Si elle perdait ça, elle serait rattrapée. Si elle était rattrapée, elle mourrait.

Respire.

Inspire, deux, trois, quatre, expire, deux, trois, quatre…

Darius haletait. Il n'avait pas les qualités d'un sprinteur, et aucune endurance. Pas comme Galya. Pour peu qu'elle maintienne son avance suffisamment longtemps, en restant hors de sa portée, il serait lâché par ses jambes, et ses muscles massivement privés d'oxygène ne le porteraient plus.

Inspire, deux, trois, quatre, expire, deux, trois, quatre…

Galya l'entendit rugir tandis qu'il puisait dans ses dernières réserves. Elle en possédait davantage encore. Malgré ses pieds douloureux dont la peau se déchirait sur le terrain imprégné de sel, elle poussa plus fort. Darius avait réduit l'écart, respirant avec l'énergie du désespoir. Il poussa un nouveau cri quand son allure faiblit.

Inspire, deux, trois, quatre, expire, deux, trois, quatre…

Elle aperçut le verglas à temps pour allonger sa foulée et sauta aisément. Darius n'avait rien vu. Elle entendit la glissade, suivie du bruit mou de la chair qui s'écroule sur le sol, et enfin le souffle brutalement expulsé des poumons.

Jurant et grognant, le Lituanien se releva. Il était gros et fort, mais il était lent aussi. Elle pouvait courir plus vite que lui, à n'en pas douter, mais la douleur remontait le long de ses chevilles et l'air glacé lui brûlait la gorge.

Inspire, deux, trois…

La poitrine de Galya lui faisait atrocement mal, l'air était trop froid. Elle rata un battement.

Expire, deux, trois…

Sa respiration devenait sifflante, elle perdait son équilibre. Elle ordonna à son esprit de se concentrer, à son corps de le suivre, mais la douleur refusait de se cantonner à ses pieds, s'insinuait lentement dans ses chevilles, jusqu'aux mollets, l'obligeant à raccourcir sa foulée et à ralentir.

Les pas lourds du Lituanien se rapprochaient. Il soufflait et haletait, mais il maintenait l'allure.

La barrière ouverte n'était plus qu'à quelques mètres. De l'autre côté, Galya distinguait d'immenses tas noirs qui se découpaient contre les lumières de la ville. Du charbon, peut-être, ou des pierres, et aussi des machines, dressées au-dessus de cabanes en préfabriqué. Des endroits où se cacher, si elle pouvait seulement les atteindre.

Mais le froid, la douleur. Poignardant ses jambes, se resserrant autour de sa poitrine.

Le Lituanien se rapprocha encore, si près maintenant qu'il aurait pu la toucher en tendant le bras.

Galya pria tout en courant.

Mama, aide-moi, aide-moi, fais que j'aille plus vite, fais que je…

Une lumière aveuglante, un hurlement de pneus, un choc sourd et un cri.

La voiture, un gros 4x4, déboucha d'une route secondaire et manqua de peu Galya. Elle sentit le souffle de l'air, puis le véhicule percuta le Lituanien. Elle entendit le bruit de son corps qui retombait sur le sol.

Une portière s'ouvrit et une voix cria : « Arrêtez-vous ! »

Galya filait toujours, mais ses longues foulées avaient fait place à une course vacillante.

La voix lança encore : « Stop ! Police ! »

Elle ralentit, jeta un regard par-dessus son épaule.

Les mots POLICE PORTUAIRE se détachaient sur le côté de la voiture, au centre d'un motif de couleur. Galya s'arrêta, l'incompréhension se mêlant à la peur.

« Ne bougez pas », dit le policier. Reportant son attention sur l'homme étendu par terre devant la

voiture, il parla dans sa radio. « Vaudrait mieux appeler une ambulance, Bobby… »

La radio répondit en crachotant.

« Parce que j'ai renversé quelqu'un. »

Encore un grésillement.

« Je ne sais pas. Il est vivant. Enfin, il bouge… Au carrefour de Dufferin et de Barnet Road. »

Galya lutta contre l'adrénaline, s'obligeant à rester immobile, à attendre.

Le policier remarqua la voiture arrêtée au bord de l'eau, la forme enveloppée dans du plastique. « Envoie aussi des gars de la PSNI[1]. »

Grésillement.

« C'est ce que je vais faire. Je ne sais pas ce qui se passe, mais ça me plaît pas trop. »

Il se tourna vers Galya. « Alors… Qu'est-ce qui vous arrive ? »

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais se rappela ce qu'on lui avait dit de la police dans ce pays. À la ferme, les chefs d'équipe mettaient en garde les nouveaux arrivants, et les employés rapportaient des histoires que leurs collègues avaient entendues. La police détestait les immigrants, ils étaient arrêtés et tabassés. Ceux qui avaient de la chance étaient expulsés ; les autres disparaissaient au fond de prisons grises, livrés à un système qui les laissait pourrir dans les entrailles humides de ses centres de détention.

Baissant les yeux, Galya contempla le sang sur ses mains, ses vêtements qui en étaient imprégnés. Elle

1. Police Service of Northern Ireland. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

avait tué un homme moins d'une heure auparavant. Si la police l'arrêtait, elle serait traitée comme une criminelle. Est-ce qu'on pendait encore les assassins ici ? Elle recula d'un pas.

Le policier tendit une main vers elle. « Ne vous inquiétez pas. Personne ne vous fera aucun mal. Restez où… »

Un moteur vrombit. Tournant la tête, le policier vit la vieille BMW qui accélérait dans sa direction.

Darius se releva, à genoux.

« C'est quoi, ce bordel ? » dit le policier. Il porta la main au pistolet qui battait contre sa hanche, mais Darius le saisit par le poignet et se dressa de toute sa hauteur.

Galya se remit à courir.

6

Pour la deuxième fois cette nuit, la sonnerie stridente du téléphone tira Lennon de sa somnolence. Il s'éveilla avec un sursaut, frissonna dans son bureau peu éclairé, et décrocha.

« Oui ?

– Un appel du sergent Connolly, dit le policier de service. Ça a l'air grave. »

Lennon marmonna un juron en se frottant les yeux. « Passez-le-moi. »

Il entendit les cliquetis de la ligne pendant qu'on transférait l'appel sur son poste, puis la voix de Connolly, crispé, parlant comme s'il luttait en même temps contre le froid. Connolly était un bon élément, assez jeune encore pour se rappeler pourquoi il s'était engagé, mais suffisamment vieux pour avoir ouvert les yeux et cessé d'idéaliser le monde de la police. Il avait été nommé sergent plus rapidement que les autres et briguait maintenant le grade d'inspecteur. Il ne tarderait sûrement pas à l'obtenir, pensait Lennon, mais en attendant, il restait affecté au travail de patrouille.

« Je vous écoute », dit Lennon. Il savait que Connolly fournirait un rapport clair et précis, sans baratin.

« Eddie McGrae et moi, on a répondu à un appel nous demandant de nous rendre sur le port », raconta Connolly. McGrae, son collègue, bien que de dix ans plus âgé, était encore un simple agent. « Un mort, je confirme, et un blessé. Une ambulance est en route. Eddie a pratiqué les premiers secours, mais visiblement, c'est plus sérieux que ça. Sans compter que c'est un gars de la police portuaire. Vous feriez mieux de venir. »

Lennon s'effondra dans son fauteuil. « Bon. Je serai là dans une demi-heure. »

Il raccrocha et composa un numéro extérieur. Il écouta la sonnerie, six fois, avant qu'une voix fortement alcoolisée ne réponde.

L'inspecteur chef Jim Thompson, responsable de l'unité de Lennon au sein de la brigade criminelle, bâilla au bout du fil pendant que Lennon lui rapportait les paroles de Connolly. Quand Lennon eut terminé, Thompson déclara : « Vous auriez pu attendre demain pour me raconter ça. J'ai des invités.

– Vous êtes mon supérieur, répondit Lennon. Je suis censé m'en remettre à votre autorité.

– Et vous êtes l'inspecteur de service. C'est vous qui avez reçu l'appel. Débrouillez-vous.

– Je n'ai pas assez d'hommes pour constituer une équipe.

– Il fait nuit noire. Il n'y aura pas d'examen complet des lieux avant demain matin, de toute façon. Appelez un médecin légiste et emmenez quelqu'un avec vous, n'importe qui… Sécurisez l'endroit, faites le nécessaire. Le commissaire divisionnaire prendra le relais demain. Vous pouvez assurer, non ? Et ne

me rappelez pas, sauf si le ciel nous tombe sur la tête, compris ?

– Compris. »

Lennon ne s'expliquait pas comment Jim Thompson était devenu inspecteur chef. Depuis quatre mois qu'il avait rejoint l'unité, jamais encore il n'avait vu son supérieur endosser une quelconque responsabilité, à moins d'y être absolument obligé. Thompson appelait ça « déléguer ». Lennon y voyait une manière de se défiler, tout simplement.

Il était exact, malgré tout, qu'on ne pourrait rien faire ce soir, hormis sécuriser les lieux et recueillir le certificat de décès établi par le légiste. Le commissaire divisionnaire assignerait une équipe d'investigation demain matin. La tâche de Lennon se limitait donc pour l'instant à veiller à ce que les bonnes cases soient cochées. Néanmoins, l'idée que Thompson continue de célébrer joyeusement Noël pendant qu'un homme gisait mort près de l'eau lui restait en travers de la gorge.

Lennon n'avait apparemment pas de chance avec les inspecteurs chef. C'était à l'un d'eux, Dan Hewitt, qu'il devait sa présence ici ce soir. En l'absence de preuves, et même s'il était possible – Lennon devait bien le reconnaître – de n'y voir qu'une simple expression de sa paranoïa, cette idée s'imposait à lui avec une force toute particulière. Hewitt ne l'avait-il pas vendu un peu plus d'un an auparavant, provoquant la mort de Marie McKenna et épargnant de justesse Ellen ?

Hewitt avait bien des secrets, et Lennon en savait assez pour mettre son ancien ami sur la sellette s'il choisissait un jour de les révéler. En attendant, il